Nos Confédérés alémanique sont bilingues

Autor(en): **Gautier, Léopold**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Heimatschutz = Patrimoine**

Band (Jahr): **58 (1963)**

Heft 3-fr

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-173870

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Nos Confédérés alémaniques sont bilingues

Le numéro 3 allemand de l'année 1963 a paru en novembre. Titré *Mundartpflege,* il commémore les 25 années de la Ligue pour le suisse-allemand, *Bund Schwyzertütsch,* et il est consacré entièrement à la défense du dialecte.

La rédaction a décidé, en raison de son contenu, de n'adresser ce fascicule qu'aux membres des sections alémaniques de notre Ligue.

Mais elle s'empressera de faire parvenir ce remarquable numéro de notre revue aux membres des sections romandes et tessinoise qui exprimeront le désir de le recevoir. Adresser une carte postale au secrétariat central, Schweizer Heimatschutz, case postale, Zurich 23.

Les Suisses romands s'en souviennent fort bien: nos Confédérés alémaniques, quand le nazisme florissait, se sont servis du dialecte comme d'une arme défensive contre les menaces d'outre-Rhin. Contrairement aux habitudes antérieures, sur les tribunes, dans les églises, on usait souvent du dialecte. Dans cette crise passionnelle, certains allèrent jusqu'à proposer que celui-ci devienne langue officielle et langue écrite de la Confédération.

La naissance, en 1938, de la Ligue pour le suisse-allemand, *Bund Schwyzertütsch,* est à imputer dans une large mesure aux circonstances politiques; mais elle a survécu heureusement à celles-ci.

Dès sa fondation, en 1905, notre Ligue avait compris dans son programme la défense du dialecte. Rien n'était plus naturel. Au patrimoine national appartient non seulement ce qui réjouit les yeux et les cœurs, paysages, beautés naturelles et monuments, mais tout ce qui attache un homme à sa patrie, à la *Heimat*[1], en particulier la langue, par laquelle s'expriment pensées et sentiments. Partout où un pouvoir tyrannique brime les minorités qui veulent user de leur idiome propre, il blesse les hommes au plus intime de leur être.

Or, le dialecte est pour nos Confédérés alémaniques leur langue première, leur langue maternelle. Il est très secondairement, dès le XIXe siècle, langue écrite. A côté des écrivains qui, comme Meyer, Keller, Spitteler, se sont servis de la langue commune, celle qui est devenue langue littéraire dans tous les territoires germaniques depuis la traduction de la Bible par Luther, beaucoup d'écrivains (autrement que J. Gotthelf, qui a inséré dans son œuvre des éléments dialectaux) ont usé de leur dialecte aussi bien en vers qu'en prose. La production littéraire dialectale est relativement plus considérable encore depuis le début du présent siècle. Ceux qui ont lu pendant de longues années les chroniques de Charly Clerc ont pu, du dehors, mesurer l'importance de cette littérature du terroir. Parmi les auteurs les plus notoires, les Welches connaissent au moins les noms de Rudolf von Tavel, Meinrad Lienert, Josef Reinhart.

Le Heimatschutz a été heureux, en 1938, de servir de parrain à la jeune société. Au bout de 25 ans, il est indiqué de considérer le chemin parcouru et de faire le bilan de la situation actuelle.

La Suisse allemande est le seul pays, non seulement de l'ancien empire germanique mais de tout l'occident civilisé, dont le dialecte est la langue parlée,

---

[1] A Paris, le mois dernier, les délégués de notre Ligue étaient salués comme ceux de l'*Aïmattechoutse.* Peut-être conviendrait-il d'accueillir dans la langue française le mot *Heimat* comme un emprunt légitime, plus justifié encore que *Lied, tea-room* ou *meeting,* puisque aucun mot français ne peut le traduire. – Les citoyens électeurs de la Suisse romande ont pu constater cette impossibilité quand ils ont dû, l'année dernière, se prononcer sur l'article constitutionnel 24 sexies, où les mots allemands *Natur- und Heimatschutz* étaient absurdement rendus en français par *protection de la nature et des paysages.*

Umgangssprache, non d'une partie, mais de la totalité de la population. Et l'allemand littéraire est en vérité pour nos Confédérés une langue étrangère, qu'ils commencent à apprendre le jour où ils entrent à l'école.

Or, comme le romanche dans les Grisons, comme les patois et les dialectes partout dans le monde, le *Schwyzertütsch* est menacé.

En Suisse, ce n'est pas la tentation d'adopter l'allemand qui est la menace la plus grave; le plus grand danger est dans le mélange, dans la contamination. Le *Schwyzertütsch* est un terme qui induit en erreur. Ce qui existe, c'est une quantité de dialectes, dont l'ensemble est dénommé ainsi au singulier, par opposition à d'autres familles dialectales, le «plattdeutsch», le bavarois ou le souabe. Mais il y a en réalité autant de dialectes que de communautés. Leur diversité est extrême. Dans un livre d'Otto von Greyerz, on apprend qu'il y a non seulement des différences entre le parler urbain et le rural, mais que, dans Berne même, il y a des différences entre les quartiers, sans parler des différences qui tiennent au rang social.

Dans l'ensemble des parlers alémaniques, Bâle représente le bas; les régions du Plateau et des Alpes sont classées dans le haut-alémanique; la variété extrême est le valaisan et le parler des Walser, qui occupent quelques vallées du canton des Grisons. Sans qu'il y ait concordance entre les frontières politiques et les frontières linguistiques, on peut cependant parler grosso modo de l'argovien ou du soleurois. Les différences sont de taille: un Bâlois ou un Soleurois ne comprend pas un Valaisan de la vallée de Conches ou un Grison de Vals ou d'Arosa, pas plus du reste que l'Anniviard ne comprend le patois de Champéry. Mais avec le brassage des populations dans le monde d'aujourd'hui, les particularités locales, qui étaient la conséquence de la stabilité des habitants et du moindre contact entre communautés voisines, vont s'effaçant.

Dans la Grèce antique, sans chemin de fer, sans auto et sans téléphone, les dialectes ont lentement, très lentement disparu, au cours d'une période de quatre ou cinq siècles; ils ont cédé la place à la koïnè, langue commune dont dérivent tous les dialectes du grec moderne. Dans la Suisse d'aujourd'hui, le même processus pourrait s'accomplir à une allure infiniment plus rapide, en raison de ces phénomènes universels qui sont l'industrialisation, les nouveaux modes de transport et de communication, l'attrait des villes et le fait que les habitants de vieille souche sont submergés dans les villes, et même dans les campagnes, par des immigrants de toutes provenances.

Cependant, en Suisse, les circonstances sont autres. La langue commune, le « bon allemand », existe. Grâce à elle, la Suisse allemande est membre de la communauté de civilisation germanique et y est à part entière.

En revanche, le dialecte, langue de la famille, pour garder sa saveur, doit être authentique, c'est-à-dire pur. La Ligue pour le suisse-allemand a donc formulé deux injonctions: Usons davantage du dialecte, *Mehr Schwyzertütsch*, et respectons-le dans sa forme, *Besseres Schwyzertütsch*.

Cette pureté souhaitable est mise en danger par la contamination. Nos Confédérés étant en somme bilingues, et les deux idiomes dont ils se servent ayant entre eux une étroite parenté, il arrive fatalement au locuteur de glisser, quand il parle le dialecte, des mots ou des formes de l'allemand littéraire. D'autre part, vu le brassage de la population, chacun entend parler, dans sa ville ou son village, des Confédérés qui sont d'ailleurs, qui ont donc un parler différent. On devine les conséquences.

Pour la défense des dialectes, le *Bund Schwyzertütsch* a déployé une activité multiple. Il a encouragé des écrivains à publier; il a organisé lectures et conférences. Il a fait connaître son programme et ses buts. Il a créé à Zurich un of-

fice, destiné à répondre aux questions innombrables qui lui sont posées relativement à la grammaire, à la syntaxe, au vocabulaire et à la prononciation. Il a institué des cours de dialecte pour des Suisses revenus de l'étranger ou pour des étrangères qui ont épousé un Suisse. Il a publié des grammaires et des vocabulaires des dialectes zuricois, lucernois, zougois.

Dans le premier quart du siècle il y avait des défaitistes, des gens qui pensaient que le dialecte était au bord de la tombe. Personne aujourd'hui ne professe cette opinion.

Un préjugé, d'autre part, a longtemps joué contre les dialectes, en Suisse comme ailleurs. Vis-à-vis des étrangers, vis-à-vis des gens instruits, les usagers des parlers locaux éprouvaient une certaine gêne. Mais la science linguistique – dans nos universités, l'étude des dialectes, avec des maîtres tels que Gauchat, Jud, Jaberg (pour ne nommer que les défunts), grâce aussi aux enregistrements, a pris une place toujours plus importante – a tout de même agi sur l'opinion publique. Elle a réhabilité les langues non littéraires, les patois, même l'argot, en affirmant la valeur de toutes les formes du langage et, relativement aux formes dialectales, l'ancienneté de leurs origines.

Un événement d'immense portée enfin, la découverte et la propagation de la radio, a donné au dialecte une chance nouvelle. Les émissions radiophoniques sont écoutées par tout le monde; elles concurrencent le journal; du matin jusqu'au soir elles font entendre la parole vivante à tous les Suisses. Evidemment, comme le public auquel elle s'adresse, la radio est bilingue. Un grand nombre d'émissions, nouvelles, commentaires des concerts, exposés politiques ou scientifiques, sont en langue allemande; mais la partie récréative est principalement en dialecte. Chaque jour des textes littéraires, des entretiens, des pièces de théâtre, des émissions d'actualité, même des exposés didactiques, en dialecte, figurent au programme. Si bien que, pour nos Confédérés d'outre-Sarine, grâce à la radio, le point 1 du *Bund, Mehr Schwyzertütsch*, est réalisé. Et le point 2, *Besseres Schwyzertütsch*, l'est aussi dans une certaine mesure. En effet, les organes directeurs exercent un contrôle constant et efficace. Un linguiste éminent, homme de goût et de talent, M. Adolphe Ribi, est le conseiller attitré des émissions parlées à Zurich. Il corrige beaucoup d'erreurs. Il lui arrive même de récrire complètement des manuscrits livrés par des collaborateurs dont le texte est cruellement impur ou approximatif.

Des comédies, des drames, des sketches, qu'il est malaisé de faire représenter dans les théâtres, et qui resteraient inutilisés dans les tiroirs de leurs auteurs, figurent aux programmes de Beromünster. Certaines émissions régulières sont si goûtées du public, retiennent chez eux tant de gens, que les présidents de sociétés, les capitaines de pompiers, les directeurs de chorales ou de fanfares évitent de convoquer leur monde ces jours-là.

Au cinéma, les producteurs suisses H. Gretler et E. Hegetschweiler ont employé le dialecte, et leurs films ont gagné ainsi en authenticité.

Du côté welche, disons-le brièvement, le dialecte de nos Confédérés suscite plus d'intérêt que naguère. Dans cette revue, M. Edmond Rogivue exhorte les Romands qui font leur carrière au-delà de la Sarine à entreprendre courageusement l'étude du dialecte. Au Collège de Genève, pendant la dernière guerre, M. Schenker a donné dans son enseignement régulier des notions de suisse-allemand à ses élèves, en particulier en leur faisant chanter *Und s'Vreneli ab em Guggisbärg* et quelques autres chansons. A Neuchâtel, M. R. Zellweger cherche lui aussi à orienter les gymnasiens sur le langage des Confédérés. De l'avis de la plupart des maîtres, il s'agit seulement d'informer les élèves sur le

suisse-allemand et de leur présenter quelques textes, non de le leur enseigner pour qu'ils soient capables de le parler.

En guise de conclusion, voici comment le *Bund Schwyzertütsch* formule sa position:

La dualité dialecte/langue écrite est pour la Suisse allemande un patrimoine un bienfait, et dicte un devoir:
un patrimoine, depuis le jour où grâce à Luther le nouveau haut-allemand est devenu la langue écrite superposée à tous les dialectes germaniques;
un bienfait, parce que tout Suisse allemand a d'une part, par la langue écrite, accès au vaste monde et à une littérature éminente, et, d'autre part, par son dialecte, est enraciné dans sa terre maternelle;
un devoir, celui de respecter également l'une et l'autre forme de la langue allemande, et en particulier de maintenir et de cultiver les dialectes dans leur variété et dans leur vitalité.

Léopold Gautier

Moins chinois qu'il ne semble!

Consulté par un jeune Genevois désireux de perfectionner, disait-il, son allemand à Zurich, un Vaudois que je connais bien répondit assez vivement par cette boutade: «A part Radio Beromünster et les leçons que vous prendrez en ville, vous n'aurez guère l'occasion d'entendre et de parler l'allemand et c'est plutôt votre français que vous pourrez améliorer – mais avez-vous pensé au dialecte?»

En fait, la plupart des Suisses allemands n'aiment guère parler la langue qu'ils écrivent et qu'ils lisent – le «bon allemand» – et ils n'aiment pas non plus écrire ni même lire celle qu'ils parlent, à savoir leur dialecte local. Tel est le paradoxe linguistique dont ils réussissent à s'accommoder. Le «Schriftdeutsch» est pour eux une langue de culture apprise à l'école et leur attachement au dialecte est commandé par leur besoin d'autonomie spirituelle. Jusqu'à nouvel ordre, le plus souvent, il est donc vain de s'attendre à ce que nos Confédérés parlent bon allemand avec nous, comme de bons apôtres le préconisent. Leur instinct y répugne. Ils préfèrent employer avec nous le français, en manière de politesse, et il ne leur déplaît pas de manifester qu'en bons Suisses ils sont capables de tenir leur partie dans cette langue, qu'ils aiment.

Les Romands fraîchement débarqués acceptent en général cette solution de facilité dès qu'ils voient que le bon allemand n'est pas de saison. Ce n'est toutefois qu'un compromis aussi peu satisfaisant pour les uns que pour les autres, bon tout au plus pour un premier accueil. Admettre l'usage habituel du français dans nos relations avec les «indigènes» engage en effet le Suisse romand dans une aventure périlleuse, pour peu qu'il prolonge son séjour en terre alémanique. C'est consentir à ne jamais connaître les habitants de ces parages autrement que par le moyen d'un langage trop souvent approximatif qui convient mal à leur naturel. De là résultent des malentendus, des appréciations sommaires et blessantes portées par des ignorants sur les Suisses allemands et la Suisse allemande en général. Ne parler que français au bord du Rhin, de l'Aar, de la Reuss ou de la Limmat, c'est aussi renoncer à fréquenter les enfants du cru et même, si l'on s'est établi sur place pour de bon, se condamner plus tard à ne plus comprendre ses propres enfants qu'à moitié.

Le français que nous autres Romands parlons entre nous a de quoi surprendre un Suisse allemand qui ne nous fréquente pas depuis longtemps. Pour améliorer nos chances d'être compris, nous nous appliquons sans même nous en douter à n'employer qu'une langue dépouillée de toute nuance, un petit nègre dérisoire. Il nous